

FABRICE LARDREAU

UN CERTAIN PETROVITCH

*roman*



FABRICE  
LARDREAU

*Editions Léo Scheer*

Fabrice Lardreau

## Un certain Petrovitch

*Roman*

Patrick Platon Pétrovitch est chef comptable, mais apparemment, il est plus comptable que chef. Son problème ? L'autorité. Son destin ? L'ennui, la vie monotone d'un rond-de-cuir. Or, les choses vont changer, car il a une autre activité : il est Spiderman. La nuit, il traverse l'Atlantique pour rejoindre l'Académie des super-héros et apprendre à sauver le monde.

Qu'il s'agisse des voisins, des collègues, des voyous du métro, des terroristes ou de la jolie Sonia, Pétrovitch est là ! Rien ne lui résiste. Il fait

bientôt la une des journaux, des télévisions, même le président de la République doit s'incliner. Qui pourrait arrêter l'ascension de Pétrovitch? Qui, sinon Patrick Platon Pétrovitch soi-même ?

Fabrice Lardreau est l'auteur de six romans, dont *Une fuite ordinaire* (Denoël, 1997) et *Contretemps* (Flammarion, 2004).

Photo : Fabrice Lardreau par Thierry Rateau (DR).

EAN numérique : 978-2-7561-1056-1

EAN livre papier : 9782756103419

[www.leoscheer.com](http://www.leoscheer.com)

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)



## DU MÊME AUTEUR

### ROMANS

*Les Draps de papier*, Denoël, 1994

*Une fuite ordinaire*, Denoël, 1997

*Les tirages flous ne sont pas facturés*, Denoël, 1998

*Quelqu'un marche là-haut*, Albin Michel, 2000

*Contretemps*, Flammarion, 2004

*Nord absolu*, Belfond, 2009

### PORTRAITS

*Versants intimes*, Arcadia, 2010

© Éditions Léo Scheer, 2011

[www.leoscheer.com](http://www.leoscheer.com)

FABRICE LARDREAU

UN CERTAIN PÉTROVITCH

*roman*

*Éditions Léo Scheer*





Pour Raphaël et Nathalie  
Pour mes parents



« Dans tous les pays que j'ai vus, quelque chose qui ressemblait au manteau d'Akaki Akakiévitch était le rêve passionné de tel ou tel individu rencontré par hasard – qui n'avait jamais entendu parler de Gogol. »

Vladimir Nabokov







1.

Je couche avec Spiderman, enfin, pour être un peu plus précis, et Dieu sait qu'il faut l'être en ce monde, la précision est une vertu, une bénédiction moderne, je dors, toujours sur le ventre, la tête tournée vers l'est, dans une position vaguement fœtale, à la perpendiculaire de son épaule gauche. Elle est imposante. J'évalue la distance qui nous sépare à quarante-deux centimètres environ. Des strates de papier peint jauni, défraîchi, de plâtre inégalement réparti sur une membrane de béton armé dont les grilles, devrais-je dire les griffes ? se dressent entre l'homme-araignée et moi. Il ne connaît que la position verticale, me tourne obstinément le dos, et c'est tant mieux comme ça : je n'ai, ou plutôt je n'avais, les choses ont bien changé, aucune admiration, aucune considération pour un type en collant rouge et bleu, un adolescent attardé qui s'amuse à tisser sa toile, défend la veuve et l'orphelin, provoque de gigantesques embouteillages

et, accessoirement, avec un succès pour le moins inégal, il faut le souligner – les super-héros ont parfois leurs limites –, dragouille Mary Jane. Je trouve ça ridicule, si ce n'est vulgaire. Il faut néanmoins reconnaître que Spiderman a changé ma vie.

\*

Par où commencer ?

Il était une fois.

Non, il était deux fois, en fait.

Ne pas dire « était » mais « sont », les choses sont, elles arrivent, s'imposent, et voilà, nous y sommes, dans le présent des super-héros.

« Allez ouvrir la porte madame Humbert, je vous prie... »

Voilà le premier mot de l'histoire. La destinataire de cette phrase prononcée avec une mâle assurance, accompagnée d'un geste impératif de la main droite, le bras tendu, l'index virilement pointé, est restée comme deux ronds de flan. Elle a d'abord écarquillé ses yeux bleus délavés, à la limite de la rupture, frappée d'une soudaine exophtalmie, et m'a fixé bovinement. Son corps était immobile, figé. Ses doigts, qui s'apprêtaient à taper le mot de



passé de l'ordinateur, mystérieux sésame engageant placidement une journée de travail, semblaient incontrôlables, doués d'une vie propre. Ils sont restés longtemps au-dessus du clavier, comme en orbite indécisionnelle, avant de céder à l'attraction terrestre et d'atterrir sur les touches. Un ange passe dans la rue, une sirène se fait entendre au carrefour et la voici qui ôte ses lunettes, les pose à droite de son bureau, au pied du cadre en verre où trône une photo de son mari, saint monsieur Humbert, honorable dirigeant d'une agence de pompes funèbres, puis, la bouche effectuant de drôles de mouvements, se fermant/s'ouvrant, s'ouvrant/se fermant, se fermant/s'ouvrant, telle une porte d'ascenseur un peu déglinguée, une carpe en manque d'air parvenue dans le hall d'un aéroport, un organisme détraqué, en quelque sorte, la voici donc qui s'exécute.

L'incident a fait du bruit dans la maison. D'abord la porte, claquée à la manière d'une guillotine, puis, dans le silence trompeur, faussement pacifié, les rumeurs. Chaque matin, entre 9 heures et 9 h 15, le facteur apporte le courrier. Il sonne à l'interphone et attend qu'un employé vienne lui ouvrir. Madame Estrosa, préposée à l'accueil, devrait s'en acquitter. Cette tâche lui incombe, me

semble-t-il. Or, comme par un fait exprès, madame Estrosa n'est jamais à son poste lorsque débarque le fonctionnaire : elle se trouve à l'étage supérieur, assise sur un banc de bois dont nul ne pourra la déloger, dégustant son café du matin avec un groupe de collègues – plus qu'un acquis social, la caféine a valeur de boisson divine, c'est une cure de jouvence, un Graal au quotidien. Le postier pourrait piaffer d'impatience, se lasser et, sans réponse de notre part, repartir avec ses plis : vision d'apocalypse. Nous avons besoin de ce combustible de papier, de ces factures, contrats, commandes, invitations et autres courriers officiels. Il faut par conséquent lui ouvrir, sans attendre. La solidarité et l'esprit d'équipe étant de mise au sein de notre maison, les salariés les plus proches sont tenus de faire face. Mon bureau jouxte le hall d'entrée : il revient à mon service d'introduire le visiteur. Depuis maintenant neuf ans et sept mois, c'est-à-dire deux mille sept cents jours ouvrés – précis, toujours être précis, c'est la base –, je me suis systématiquement déplacé pour ouvrir la porte. Pas une fois madame Humbert ne s'est levée. Sauf en ce jour nouveau, fondateur, où, agacé par son mutisme, exaspéré par une décennie de moquerie et d'insubordination caractérisée,

j'ai fait preuve d'autorité. J'ignorais encore tout, à cette époque, du changement qui s'opérait en moi, de la métamorphose, je n'avais pas vu l'icône héroïque.

La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre. « Pétrovitch a pété les plombs ! » (disaient-ils dans les couloirs). Mon acte de bravoure les interloquait : je devenais rebelle à leurs yeux. « Rebelle » est un paradoxe car je suis chef comptable et madame Humbert est ma subordonnée. Apparemment, je suis plus « comptable » que « chef ». Ne me demandez pas comme ça, de but en blanc, de vous expliquer pourquoi j'en suis arrivé là, laissez-moi un peu de temps. Par laconisme et par amour-propre, j'avouerai que mon rapport à l'exercice de l'autorité est délicat, problématique. Je peine à donner des ordres, à imposer mon point de vue au sein (et sans doute aussi à l'extérieur) de l'entreprise. Le « management », comme on l'appelle de nos jours, n'est pas une donnée évidente pour moi, un concept que mon caractère apprivoise avec plaisir. Confier une tâche à un collègue, surtout s'il s'agit d'une collègue, m'est aussi difficile que de faire des reproches à un serveur, au restaurant. Certains n'hésiteront pas à renvoyer le plat, demanderont à parler au patron et refuseront de payer en prenant leurs voisins à

témoin. Je compte parmi les clients qui ne font jamais d'esclandre, mangent une pizza froide et hors de prix qu'ils n'ont pas commandée. C'est d'ailleurs ce qui advient chaque semaine dans le petit restaurant sicilien où je viens déjeuner. Le patron m'apporte une fois sur trois une calzone, alors que je désire une regina (je suis plutôt un homme à habitudes, il faut avouer). Je devrais aller manger ailleurs, mais le quartier du Nord de Paris où je travaille offre peu de choix en matière de restauration. Quelques brasseries, une flopée de chinois, un restaurant oriental où je n'ai pas voulu exposer mes fragiles intestins, et c'est tout. La calzone carbonisée est donc mon ordinaire, ou presque.

Grâce à mon exploit, cette journée a pris une touche extraordinaire. De 9 h 12, heure où ma phrase a retenti au cœur de la capitale, déchirant l'espace-temps, y semant une trace indélébile, à 17 h 45, horaire de mon départ, j'ai eu le sentiment de vivre une épopée, des heures intenses et épiques, chargées d'électricité. Tout allait sur des roulettes, le banquier était aimable au téléphone, le trésor public s'excusait, les fournisseurs acceptaient un délai. Un monde en or. Mon attitude suscitait des questions, des interrogations et, par-dessus



Remerciements à Émilie Colombani,  
Arnaud et Corinne Faure, Florent Georgesco,  
Denis Gombert, Jean-Claude Lalumière, Sophie Pujas,  
Philippe Renonçay, Serge Safran, Élisabeth Samama,  
Marc Villemain et Mathilde Walton.